Document generated on 10/11/2024 10:56 p.m.

24 images

Le retour aux sources

Gérard Grugeau

Number 48, March–April 1990

URI: https://id.erudit.org/iderudit/24777ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Grugeau, G. (1990). Le retour aux sources. *24 images*, (48), 58–59.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ALEXANDRE SOKOUROV

LE RETOUR AUX SOURCES

par Gérard Grugeau

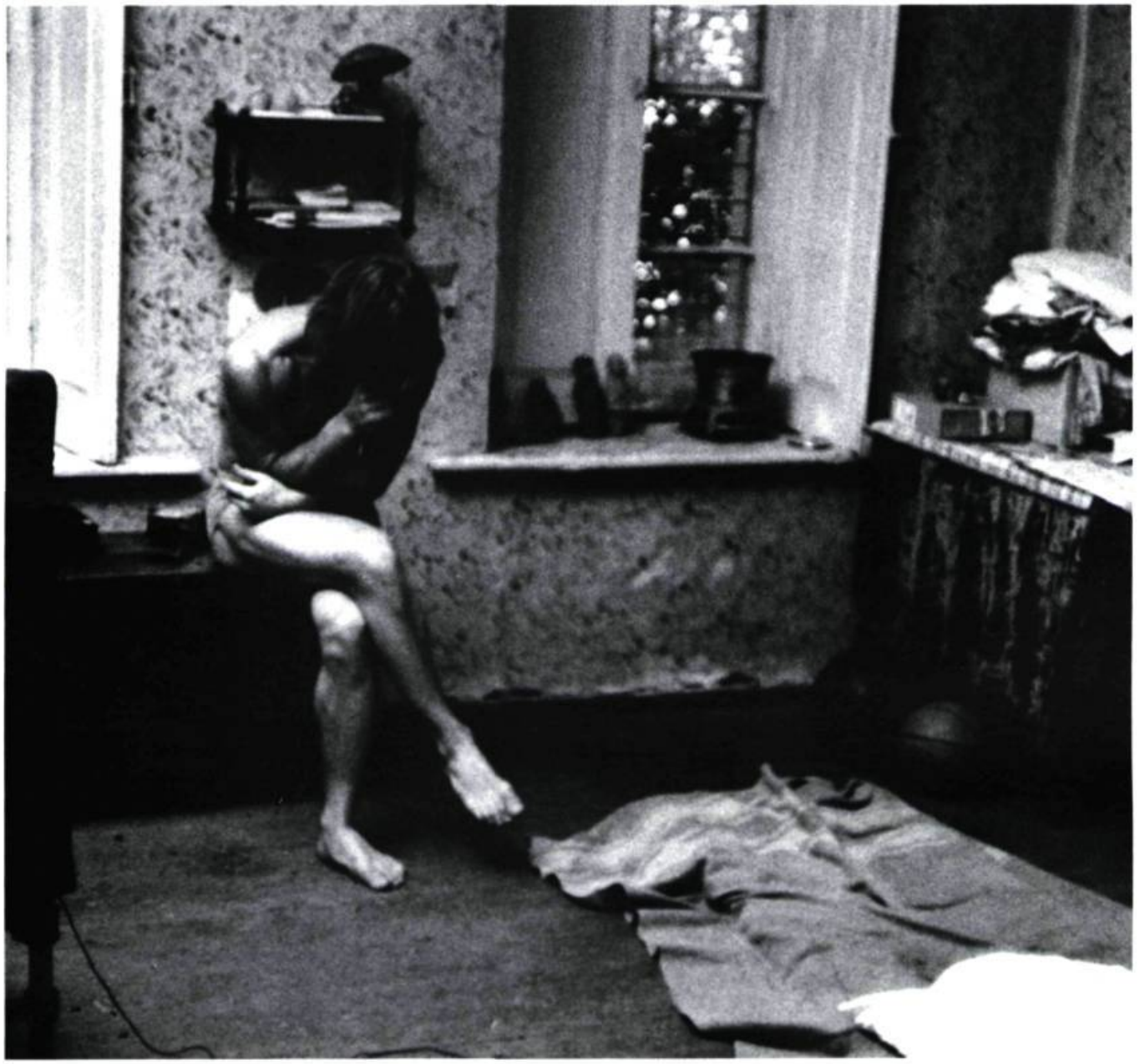
Deux longs métrages du réalisateur soviétique Alexandre Sokourov nous étaient présentés en 1989 dans le cadre du Festival des films du monde (***Sauvegarde et protège***) et du Festival du nouveau cinéma (***Les jours de l'éclipse***). Décriées par les uns, encensées par les autres, ces œuvres de la révélation et du mystère confondus se situent aux antipodes d'une production cinématographique internationale trop souvent banalisée par une volonté plus ou moins avouée de susciter le consensus. Toutes deux porteuses d'une vision spirituelle de l'art et d'un projet esthétique sans compromission, elles méritent pourtant aujourd'hui que l'on prenne date sans détour. Remarqué dans différents festivals, encore peu connu dans son propre pays, Alexandre Sokourov marquera assurément le cinéma de cette fin de siècle.

Voilà pourtant plus de dix ans déjà que Sokourov, historien de formation et cinéaste, filme contre vents et marées en puisant aux sources esthétiques d'une culture russe déconsidérée, face à des décennies d'un 7e art gangréné par l'omniprésence sclérosante du politique. Ainsi, il faudra attendre 1987 avant que ***La voix humaine solitaire*** , film de fin d'études réalisé en 1978 puis condamné par les autorités, parvienne jusqu'aux écrans du Festival de Locarno, où il recevra le Léopard de bronze. D'autres œuvres – documentaires et fictions – suivront et auront à subir les brimades d'une censure tracassière, avant que ne souffle le vent libérateur de la perestroïka.

La majeure partie de ses films, Sokourov les tourne aux Studios Lenfilm à Leningrad. Ce qui lui vaut, avec les Alexandre Kaidanovski (***La femme du livreur de pétrole***) et Konstantin Lopouchanski (***Lettres d'un homme mort***), d'être associé aux Léningradiens, une nouvelle génération de cinéastes revendiquant haut et fort le droit à une éthique et à une esthétique filmiques, ainsi qu'un attachement profond à toute une tradition littéraire travaillée de l'intérieur par les incertitudes métaphysiques. Une telle profession de foi, seule garante d'un cinéma de la transcendance, rappelle bien sûr à maints égards la démarche artistique d'un Andrei Tarkovski, à qui Sokourov rend d'ailleurs hommage dans son documentaire ***Élégie moscovite*** (1987).

Cinéaste poète, Alexandre Sokourov envisage lui aussi la création comme un acte de foi, tout en ancrant les rites parfois déroutants de sa liturgie – du moins pour un Occidental – dans «l'ailleurs» d'une culture ancestrale, un «ailleurs» des origines qui scellerait la fusion de l'âme et de la terre russes. En choisissant avec son fidèle complice, le scénariste Youri Arabov, d'adapter la *Madame Bovary* de Gustave Flaubert dans ***Sauvegarde et protège***, Sokourov s'approprie le canevas de base de cette grande œuvre «moderne» de la littérature française du 19e siècle pour en refaçonner le mythe universel à l'aune de ses propres obsessions. Avec ce film d'une facture exigeante, le cinéaste s'inscrit à contre-courant de l'actuelle production soviétique, frénétiquement arrimée au présent et attachée à faire voler en éclats le carcan des interdits qui pesaient sur elle (voir l'enfer familial de ***La petite Véra*** de V. Pichul, le portrait d'une certaine jeunesse urbaine dans ***The Needle*** de R. Nugmanov, la condamnation du stalinisme dans ***Koma*** de N. Adomenajte et B. Gorlov). Plus ambitieux, ***Sauvegarde et protège*** élargit le champ d'investigation de l'artiste pour renouer dans un acte totalisant avec la culture russe, tout en explorant certaines voies occultées du cinéma soviétique: déterminisme psychologique à la base du personnage d'Emma, femme mal mariée, jouet de ses velléités romanesques; forces de l'inconscient qui précipite l'héroïne au-devant de son destin; évocation d'une condition humaine tenant à la fois du grotesque et du sublime; érotisme aussi franc que stérile; thème du double (ou du «ka» de la civilisation égyptienne chère à Flaubert) apparenté ici à la mort. Autant d'éléments de rupture que vient transcender une mise en scène du singulier se refusant obstinément à restituer le réel dans l'aridité de sa logique spatio-temporelle. Privilégiant le motif expressionniste et une esthétique de la contemplation, Sokourov en véritable démiurge préside à la rencontre affective des espaces mentaux et topographiques. Sa caméra saisit dans un même mouvement pulsionnel et organique l'individu, le personnage, l'acteur (Cécile Zervudacki, stupéfiante d'instinct), dans son rapport à la nature, à la création et à Dieu. À l'instar de Tarkovski, le cinéaste «sculpte le temps». Il rend compte de l'incurable solitude des hommes, de l'enlisement de ses personnages, en les enfermant dans le plan, habitacle exigu néanmoins ouvert sur l'infini du hors-champ.

Parfois excessive et malaisée à apprivoiser, cette saturation de la durée, qui tient lieu à elle seule d'élément fictionnel, constitue également la matière première essentielle à partir de laquelle s'organise le récit de l'errance dans ***Les jours de l'éclipse***. Oeuvre complexe, déconcertante, se nour-



Les jours de l'éclipse

rissant des préoccupations sociales mais avant tout artistiques du cinéaste, le film met en scène un espace initiatique au sein duquel se débat un jeune médecin marginal, venu se perdre en Asie centrale comme pour mieux se trouver. Au génocide des identités nationales, à la déportation des populations pendant la terreur stalinienne, Sokourov oppose, avec une virtuosité d'écriture marquée au coin de la folie (plans vertigineux d'une réalité quasi documentaire revisitée à travers le prisme des fantasmes, jeux sur la couleur, traitement polyphonique de la bande-son), la liberté de l'individu – le médecin écrit une thèse pour lui-même – et la lente dérive de son héros vers les rivages du monde intérieur. Comme chez Tarkovski, cette quête semble passer par la réappropriation des sens et «l'exercice solitaire du rêve», ces voies royales de la perdition qui permettent d'échapper aux cercles limitatifs de la raison (voir la séquence de la morgue) et d'accéder à une sorte de pensée sensorielle où se loverait l'émotion brûlante, où l'être renaîtrait et toucherait enfin à l'esprit dans un élan d'intense communion avec la création tout entière. Sans doute est-ce cette idée d'un retour à la genèse par la foi qu'il faut voir dans le dernier plan du film où toute l'horreur cauchemardesque s'annihile dans le sourire serein d'un état d'enfance retrouvé. On ne saurait bien sûr embrasser en si peu d'espace toute l'ineffable richesse de l'univers sokourovien, un univers poétique aux multiples correspondances mystérieuses qui ne livreraient ses secrets que partiellement, et encore à regret. Oeuvres d'une subtile adéquation entre la forme et le propos (la forme «grosse d'une métaphysique», comme dirait Rohmer), œuvres de la déstructuration de l'espace et du temps, les films d'Alexandre Sokourov exigent du spectateur qu'il emprunte dans une sorte d'osmose avec les personnages le même parcours initiatique semé d'embûches pour accomplir son destin dans la confusion des sens. Que la vie (***Les jours de l'éclipse***) ou que la mort (***Sauvegarde et protège***) soit au bout du chemin, au fond peu importe. La route aura été riche d'enseignements et de chocs esthétiques fulgurants. ■